

LA REINE-MÈRE

Élisabeth Badinter

Gallimard | « Les Temps Modernes »

2008/1 n° 647-648 | pages 156 à 161

ISSN 0040-3075

ISBN 9782070121168

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2008-1-page-156.htm>

!Pour citer cet article :

Élisabeth Badinter, « La reine-mère », *Les Temps Modernes* 2008/1 (n° 647-648), p. 156-161.
DOI 10.3917/ltn.647.0156

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LA REINE-MÈRE

La publication du *Deuxième Sexe* en 1949 fit l'effet d'un coup de tonnerre. Tant à cause de son contenu polémique que de la personnalité hors pair de son auteur. On sait l'influence considérable de cet essai qui interpella hommes et femmes — mais surtout les femmes — bien au-delà du landerneau intellectuel parisien. Les traductions de ce *best-seller* se multiplièrent, et jusque dans les années 1970, toute femme préoccupée de son destin lisait *Le Deuxième Sexe* avec délice. En ce sens, Simone de Beauvoir est incontestablement la mère du féminisme français et probablement du féminisme du xx^e siècle. Avec ce livre, elle a soulevé l'enthousiasme de plusieurs générations de lectrices désireuses de prendre, comme elle, les chemins de la liberté.

Les décennies 1980-2000 virent s'opérer un renversement radical des théories et des objectifs féministes. Le point de vue du *Deuxième Sexe* fut contesté et Simone de Beauvoir durement critiquée. Le procès en révision commença avant même son enterrement. On se souvient de l'épithète haineuse d'Antoinette Fouque au lendemain de sa disparition : « Cette mort, disait-elle, va peut-être accélérer l'entrée des femmes dans le xxi^e siècle¹. » Pourtant, parmi celles qui se sont ingéniées à tracer un bilan globalement négatif de la pensée de Beauvoir, se trouvent les tenantes d'un féminisme qui a mené doucement les femmes dans l'impasse de la vicimisation. Pour en sortir, il ne sera pas inutile de relire son œuvre.

1. *Libération* du 15 avril 1986.

Non que *Le Deuxième Sexe* soit l'alpha et l'oméga du féminisme, un livre qui échapperait à la critique et au temps, mais il renferme un trésor trop souvent oublié aujourd'hui. Les lectrices de Beauvoir ont cru que leur liberté fraîchement arrachée était un acquis définitif dont leurs filles hériteraient tout naturellement. La suite a montré qu'elle est à reconquérir à chaque génération.

Le Deuxième Sexe est porteur du message le plus libérateur qu'on ait jamais adressé aux femmes. Il est simple et tient en quelques phrases : méfiez-vous de l'argument naturaliste. C'est toujours au nom de la sacro-sainte nature qu'on vous réduira et qu'on vous soumettra à vos fonctions biologiques, et donc à la société des hommes. Puisque les femmes sont dotées d'un utérus et d'ovaires, leur destin est tracé d'avance. Celle qui porte les enfants doit tout naturellement les nourrir, les soigner, les élever, les éduquer et les instruire. De la maternité découle une infinité de tâches qui enferment une femme dans son foyer plus sûrement que la nonne dans son couvent. Tour à tour puéricultrice, infirmière, cuisinière, ménagère, éducatrice, maîtresse d'école, la mère est sommée d'accomplir ses devoirs sous peine d'encourir la pire des condamnations, celle d'être « dénaturée ». Pendant des millénaires on a cru que la physiologie féminine engendrait un infaillible instinct maternel dont seules quelques détraquées étaient dépourvues. C'est aussi au nom de ce supposé instinct que certains combattirent la contraception et l'avortement.

En prenant délibérément le parti de la culture, Simone de Beauvoir nous a fait l'immense cadeau de remettre la nature à sa juste place. Moins pour y exercer je ne sais quel *imperium* cartésien que pour être simplement un peu plus maître de soi et de sa vie. La philosophie à l'œuvre dans *Le Deuxième Sexe* a fait prendre conscience aux femmes de leur inestimable droit de dire NON. Non à la maternité si c'est pour se conformer à un modèle obligé. Non, si ce n'est pas un choix délibéré dont on est prête à assumer — avec le père — les responsabilités. En décidant de n'être pas mère, Simone de Beauvoir a suscité les sarcasmes de nombre de ses contemporains, mais elle a montré à plusieurs générations de femmes qu'elles étaient libres de faire d'autres choix que ceux de la majorité. En affichant son désir d'accomplir une œuvre hors des liens du mariage et de la maternité, cette femme brillante a fait la démonstration qu'une célibataire n'était « ni une putain ni une vieille fille », une femme sans enfant, « un fruit sec » et une intellectuelle, « un bas bleu ou un

virago ». En tournant le dos à la procréation, elle n'appelait pas les femmes à faire comme elle, mais elle montrait qu'on ne pouvait plus réduire la femme à sa fonction reproductrice. Paradoxalement, c'est ainsi qu'elle accoucha d'une immense postérité. Des milliers de femmes de par le monde reconnurent en elle leur mère spirituelle, le mentor qui ouvre la voie de la libération.

Le message de liberté entendu, nous avons cru que l'égalité des sexes suivrait. Ce fut loin d'être le cas. L'inégalité des salaires, la double journée de travail et le plafond de verre ont persisté jusqu'à ce jour. Les hommes n'ont pas rendu les armes aussi vite qu'espéré. On ne parla plus que de la domination masculine et de l'oppression des femmes, voire des inconvénients de leurs nouvelles libertés. Tout naturellement, on se tourna vers la mère du féminisme pour lui demander des comptes.

*

Le différencialisme féministe est né à la fin des années 1970 des déceptions causées par le féminisme beauvoirien qui préconisait une politique de la mixité fondée sur la philosophie de la ressemblance. On lui reprocha d'avoir méconnu la différence des sexes, dénié l'existence de l'identité féminine et prôné un universel abstrait qui ne serait en réalité que le masque de l'universel masculin. Ce faisant, elle aurait participé à la production d'une illusion plus aliénante encore pour les femmes, en les inclinant à s'aligner sur leurs maîtres. Beauvoir et ses disciples auraient été coupables de vouloir effacer la spécificité féminine, une sorte de « gynocide » et d'être tombées dans le piège de l'androcentrisme. Aux USA, trois livres connurent un grand succès en remettant le corps féminin et la maternité au premier plan : *Naître d'une femme* d'Adrienne Rich (1976), *The Reproduction of Mothering* de Nancy Chodorow (1978) et *In a Different Voice* de Carol Gilligan (1982). L'idéologie maternaliste et gynocentrique faisait irruption dans un discours féministe aux antipodes du *Deuxième Sexe*. Ces thèmes furent repris et développés par les « écoféministes » qui revendiquèrent l'identité femme/nature/vie et rejetèrent l'homme du côté de la culture et de la mort. Soucieuses de se soumettre à la nature, certaines de ces féministes, anciennes militantes de la contraception et de l'avortement, se posèrent la question de leur légitimité.

En France, le maternalisme et le dualisme oppositionnel commencèrent de s'imposer dans le public au détour des années 1980. Luce Irigaray prôna un véritable nationalisme séparatiste. Elle voyait dans le rapport mère/fille la quintessence du couple humain, le fondement de la force et de l'amitié entre femmes et une première réponse au patriarcat qui domine le monde. Allant, plus loin, elle réclamait dans *Le Temps de la différence* (1989) la création d'un langage et d'un code civil exclusivement féminins. La stratégie de la non-mixité des sexes poussée à ses dernières limites aboutissait à la création d'un monde de femmes. Seule façon à ses yeux de contrer « la culture patriarcale fondée sur le sacrifice, le crime et la guerre ». Lui emboîtant le pas, Antoinette Fouque nous rappela à notre grandeur maternelle, sous-estimée et déniée par les hommes. Contre Beauvoir, il était temps, selon elle, de faire reconnaître ce privilège des femmes qui les rendent infiniment supérieures à leurs partenaires. Grâce à la grossesse, elles sont dotées d'une « capacité d'accueil » et de vertus inscrites dans leur corps, ignorées de la majorité des hommes. Près de dix ans après la mort de Beauvoir, *Il y a deux sexes* (1995) refit de la biologie le socle des qualités et des rôles et condamna dans un même élan les hommes et les femmes qui ignorent la maternité. Le débat sur la parité qui opposa les féministes de 1995 à 2001 remit Simone de Beauvoir au cœur de la polémique. Pour justifier l'inscription de la différence sexuelle dans notre Constitution qui se fonde sur une citoyenneté abstraite, dénuée de toute caractéristique, les partisans de la parité durent opérer une sorte de matricide en remettant la maternité au cœur de l'identité féminine. Sylviane Agacinski et Julia Kristeva menèrent le procès tambour battant contre la reine-mère. La première lui reprocha d'avoir rejeté tout héritage féminin et engendré un féminisme nourri de misogynie. En reniant les « modèles maternels² », elle avait tout simplement méconnu l'essence de la féminité et ne pouvait donc plus nous être d'aucune utilité. La seconde enfonça le clou du virilisme beauvoirien : « Celles qui se sont consacrées jusque-là à l'émancipation féminine [...] sont souvent des femmes sans enfants, ou partageant des identifications masculines telles que la maternité leur paraît oppressive, inopportune ou du moins secondaire. A l'inverse, lorsque les adeptes de la parité mettent au premier

2. *Le Monde*, 6 février 1999.

plan la valorisation de la vocation maternelle, elles promettent à long terme un destin politique à la large majorité des femmes et des mères qui le désireraient, menaçant ainsi imaginativement les militantes virilisées qui gèrent "leur" domaine réservé de l'émancipation féminine³. » Non seulement Simone de Beauvoir et ses filles n'avaient rien compris, mais elles avaient desservi la cause qu'elles croyaient défendre. En outre, la psychanalyste nous révélait que les beauvoiriennes virilisées n'avaient d'autre but caché que la défense de leur pré carré...

La différence biologique trônant dans la Constitution, on eut tout lieu de croire que le féminisme universaliste de Beauvoir était mort. D'autant qu'en ce début de *xxr*^e siècle les femmes sont l'objet d'un double discours aux antipodes de celui, conquérant et émancipateur, de notre chère Simone de Beauvoir. Le premier, paré des vertus écologiques, prêche un respect de la nature qui a tout d'un retour aux temps préhistoriques. La maternité remise au cœur du destin féminin se doit d'être vécue conformément aux canons de nos grand-mères. Haro sur les laits en poudre artificiels ! Les jeunes mères sont sommées d'allaiter le plus longtemps possible. A bas les couches jetables qui polluent ! Vive les couches lavables qu'il faut changer plus souvent et qui sont une charge supplémentaire pour la mère ! A écouter certains pédopsychiatres à la mode, la crèche n'est qu'un pis-aller qui ne vaudra jamais la présence de la mère auprès de son enfant les trois premières années de sa vie. Pour peu qu'elle en ait un second, ce seront cinq ou six ans de sa vie qui seront consacrés à la maternité avec en guise de salaire « parental » un demi-SMIC pour survivre. Inutile de préciser que, lorsque la mère accomplit voudra réintégrer le marché du travail, elle se heurtera aux pires difficultés. Inutile aussi de rappeler qu'elle se retrouve poings et mains liés à son compagnon. Si celui-ci la traite mal ou si elle veut le quitter pour toute autre raison, elle n'a plus les moyens de sa sauvegarde ou tout simplement de son indépendance. Les devoirs maternels auront eu raison de la liberté et parfois de la dignité de la femme. Or si l'on veut bien se rappeler qu'un couple sur trois se sépare et que le temps de la maternité représente tout au plus un cinquième de la vie féminine, force est de constater que les femmes font un bien mauvais marché quand elles lui sacrifient le reste de leur vie.

3. *Le Monde*, 23 mars 1999.

Le deuxième discours qui concerne les femmes n'est pas moins ravageur pour leur image et leur émancipation. Le long gémissément victimaire sur les inégalités persistantes et les violences faites aux femmes a peu à peu gommé le modèle stimulant de la conquérante au profit de la victime impuissante. Tuée, battue, violée, harcelée, insultée, exploitée, telle est l'image dominante de la femme que l'on offre en modèle aux adolescentes d'aujourd'hui. En leur serinant tous les 8 mars des statistiques honteusement manipulées (une femme sur dix est battue par son compagnon !), non seulement on les enferme par avance dans le statut de victime potentielle (et les hommes dans celui de bourreau possible), mais on désarme toute velléité d'autodéfense. En laissant entendre que tel est le destin de la femme, toutes conditions sociales confondues, et non celui d'une regrettable minorité, on en vient parfois à ne plus distinguer entre les femmes du 6^e arrondissement et celles de Kaboul !

Il est vrai que l'égalité des sexes est encore devant nous, mais il est non moins vrai que ce combat est perdu d'avance si on abandonne toute ambition de liberté et de responsabilité. Il n'est donc que temps de mettre *Le Deuxième Sexe* au programme du bac de philosophie. De donner le goût aux filles de conquérir le monde plutôt qu'à s'en protéger. De refuser tout destin obligé, y compris celui de victime. Bref, de leur apprendre à dire Non. Non à la soumission, aux préjugés et à la pensée dominante. Non à l'abandon de son indépendance financière et au retour à la maison. Non à toute idéologie ou toute religion qui réduisent les femmes à leurs fonctions naturelles et les appellent au sacrifice de leur projet personnel.

Il n'est que temps en effet de relire Simone de Beauvoir qui, en dépit des critiques des unes et des autres, nous a laissé un inestimable testament de liberté. En vérité, nous n'avons jamais eu autant besoin de la reine-mère depuis sa disparition.

Élisabeth BADINTER